

# LES

Rédaction :

École Massillon, Clermont Fd

Revue Mensuelle N° 5

# NOUVELLES

# Taches d'Encre

## A Bâtons Rompus

Certains m'ont reproché dans « morale d'après guerre » d'avoir écrit que nos grands parents n'avaient rien fait. Ce à quoi j'ai répondu que c'est notre idéologie qui souffrait, et cette idéologie avait rendu notre pays faible au moment des événements de 39. Je me suis vu rétorquer que peu importait l'idéologie, du moment que l'on vivait heureux et libre.

Laissez-moi sourire légèrement. Pour ma part, je vois mal ce que peut représenter le bonheur d'un peuple quand sa monnaie ne représente plus que des papiers, et ce que veut dire liberté à propos d'une nation désunie et offrant proie au premier envahisseur. Ah ! mais voilà riposte-t-on, je suis libre...

Libre de quoi ? Voilà encore un des grands maux de la philosophie. Vouloir faire croire à l'homme qu'il possède un libre arbitre, une liberté absolue, non motivée et sans causes. Et oui, une nouvelle expression est née. Dorénavant, nous sommes libres de prouver que Dieu n'existe pas, libres d'enseigner le vice, d'exprimer toute son immoralité soit en littérature, soit au cinéma, libres de déshonorer toutes les valeurs morales en concevant des œuvres les plus abjectes dont le seul but reste de nous faire croire que le nouveau conformisme se placera dans un anti-conformisme a priori est absolu.

Oui, les Gide, les Camus, les Sartre nous ont pénétré de leur philosophie : à chacun sa morale, pourvu que l'acte entraîne un dépassement de l'être, un devenir.

Les peintres futuristes nous abreuvent d'un art, fabriqué avec des fléchettes, des des mobiles. Fini aussi le temps des Bach, Beethoven, Chopin, Wagner et place au progrès, avec ses agitateurs de cloches, de casseroles et de triangles. Quant à nos auteurs classiques n'en parlons pas... ils n'étaient pas libres ; lisez donc les derniers prix de cette année et regardez donc où mène la sainte et belle liberté d'expression et de pensée.

Je vois déjà des lecteurs me reprocher une certaine étroitesse d'esprit ; que ceux-là me censurent vite, car si je continue, je vais écrire les pires inepties, comme celle-là : « Vous dites que toutes les opinions sont respectables, moi je dis que non, respectez la mienne ».

Sans vouloir tomber dans un formalisme quelconque, je pense que le premier devoir de notre jeunesse reste de savoir trouver la vérité. Regardons en face les valeurs morales universelles et positives qui de tous temps seront pour nous des lignes de conduite. Aujourd'hui, tous les auteurs veulent montrer le contraire de tout et vice-versa, et leur système est d'une telle logique que nous sommes souvent emballés par l'impétuosité et la générosité de notre âge, sans nous rendre compte que la fausseté de ces théories réside dans le premier postulat. Le bien et le mal le resteront toujours, ainsi que le permis et le défendu, le beau et le laid. Rien, dans les spéculations de notre

esprit et surtout de notre imagination trop débordante, n'empêchera notre conscience de nous dicter notre devoir et non un prétendu droit transformer notre conscience. Il ne faut pas, bien sûr, rejeter a priori le progrès, car il est inévitable, mais il faut savoir contrecarrer certaines de ses formes. L'humanité reste comme la définissait Pascal, un seul homme qui n'arrête pas d'apprendre, en progressant. Le monde des idées, des valeurs universelles, cher à Platon continue à se découvrir. Nous n'avons rien inventé, et ce n'est pas parce que nous nous apercevons d'une certaine emprise de notre part, sur l'univers, que nous devons penser révolutionner les idées jusqu'alors admises.

Oui, je sais bien qu'à notre âge, nous aimerions nous sentir utiles, possesseurs de responsabilité et de puissance. Mais justement, nous nous sentirions libres, le jour où quelqu'un nous donnera l'occasion de l'exercer, c'est-à-dire de peser le pour et le contre, compte tenu de nos goûts, en vue d'une action utile, bénéfique et morale. Seule la réflexion pourra nous donner les mesures de la moralité et on dira donc, qu'on sera d'autant plus libre, qu'on aura plus réfléchi.

Mais quelles sont les possibilités offertes d'exercer notre liberté ? Car, en vérité, elle ne prouve pas, mais s'éprouve.

Nous pouvons accepter de prendre part à la vie de notre école, de chercher les moyens de lui donner nécessité et grandeur. De même nous agirons car si l'acte ne détermine pas la foi, il en est un facteur essentiel. Nous formerons une joyeuse bande d'amis, prête à se serrer les coudes durant toute une vie. Nous ferons en sorte de développer notre civisme, de suivre la chose politique de près, et de commencer à nous intéresser à la gérance et à la puissance de l'Etat. Etdant notre domaine, nous réussirons à nos examens, démontrant ainsi que le travail n'a une valeur morale et métaphysique immenses que pour celui qui sait l'approfondir. Bref, partout nous exercerons notre influence et ce n'est qu'à ce prix que nous deviendrons une réunion d'individus, sûrs de leur liberté, ne craignant pas l'adversité mais la recherchant. En vérité, il n'existe pas de faibles et de forts, mais des faibles et des puissants, pas seulement comme le croyait Nietzsche dans la volonté de puissance, mais surtout dans un engagement et une lutte continue pour développer le champ de sa liberté, c'est-à-dire de son individualisme. Car l'individualisme n'est ni un mot, ni une décision, mais seulement le pouvoir de ne pas dépendre, de se suffire à soi-même, bref d'être libre.

Je n'ai rien voulu prouver, car cela nécessiterait des pages entières. D'ailleurs, la vérité a toujours besoin de peu de mots. Il lui suffit d'évoquer les lieux communs, que les hommes, par un intellectualisme déplacé, cherchent toujours à rejeter, aliénant ainsi leur liberté.

Y. Dousset

## Une Lettre d'ALLEMAGNE

Pour un observateur objectif, il est du plus grand intérêt d'observer le peuple allemand et ses changements d'opinion au sujet de l'amitié franco-germanique. On sait que l'allemand moyen est assez peu préoccupé de la chose publique, et qu'il a rarement l'occasion d'exprimer sa volonté, de telle sorte qu'il est aisément influencé par le gouvernement en matière de politique. C'est pourquoi la nation dans son ensemble s'est très vite rangée aux opinions du chancelier Adenauer concernant la tendance nouvelle de réconciliation et d'unité entre nos deux pays. « Nous serons heureux, a dit le chancelier, de mettre fin à quatre cent ans de querelles, de disputes et de conflits ». Ce sont ces paroles qu'a approuvées le peuple lors du voyage du Général de Gaulle en Allemagne, au mois de Septembre dernier. On pouvait voir alors des milliers d'Allemands l'applaudir.

Mais qu'on ne s'y trompe point. Pour la masse, cette amitié est plus le travail de deux hommes politiques que l'élan spontané de deux peuples ; dans les ovations qui accueillent le Général de Gaulle en Allemagne, je crois qu'il entrait pour une grande part une certaine attirance des foules pour la sensation politique, entretenue par les phrases de propagande :

« Moment historique », « Première visite d'un chef d'Etat français en Allemagne », etc...

Les français doivent faire un effort pour comprendre le scepticisme que l'on manifeste de ce côté du Rhin à l'égard de l'amitié franco-allemande. Depuis la guerre, l'Allemagne a énormément subi les influences américaines et britanniques dans toutes les disciplines de la vie. Aussi la nouvelle orientation politique de l'axe Paris-Bonn signifie pour nous un important changement. La plupart des allemands sont très ouverts à l'idée de l'Europe-Unie. C'est pourquoi les efforts britanniques pour que les accords entre nos deux nations n'acquiescent pas un caractère exclusif recueillent ici d'importants échos. La majorité du pays regarde ses accords surtout comme un premier pas vers des accords ultérieurs et espère la reprise des négociations avec la Grande-Bretagne.

Vous seriez cependant stupéfait par la quantité d'assentiments que trouve la coopération dans certains régions. Dans l'Allemagne industrielle, on peut voir un intérêt toujours croissant à l'égard du travail en commun sur les plans technique et économique ; et ici à Munich, le principal centre culturel de la République Fédérale, peut-on dire, on fonde de grandes espérances sur la coopération intellectuelle avec la France, espérances qui se manifestent également en ce qui concerne la politique, la défense et un grand nombre d'autres affaires.

En fait, une amitié franco-allemande profonde n'existe pas encore. C'est néanmoins un devoir de la première importance et tout à fait digne que l'on fasse pour ces sacrifices, que de resserrer les liens déjà existants et de multiplier les efforts dans le sens d'une bonne entente, sans nuages et riche en possibilités de toute sorte.

De notre correspondant à Munich.  
M. Hermann HAAS.

# "Leurs Figures" : Richard WAGNER ou l'obsession du sacré

22 Mai 1813. — Il y a cent-cinquante ans ; Beethoven a 43 ans, Weber 27 ans, Schubert 16 ans, Mendelssohn 4 ans, Schumann et Chopin 2 ans, Liszt 1 an. Richard Wagner naît à Leipzig...

Il naît, il serait plus juste de dire qu'il « s'incarne », c'est la Musique qui s'incarne en lui, la Musique devenue religion, c'est le Romantisme aussi, qu'il portera à son expression suprême et qui réellement s'éteindra avec lui.

Mozart, Beethoven, Chopin sont des musiciens de génie et admirés comme tels ; Wagner est beaucoup plus que cela. De son amour pour la Renaissance, de son culte du Vinci qui seront à la source de son éphémère amitié avec Nietzsche, à la retraite la nostalgie de l'artiste complet : compositeur, il se voudra poète avant tout — on sait qu'il est l'auteur des livrets de tous ses opéras —, mais aussi philosophe, théoricien politique et social. Mais ce qu'il ambitionne vraiment, c'est d'être l'Artiste Unique, le Créateur : c'est pourquoi il fera naître autour de lui une mystique, un culte qui a son centre spirituel, le Festspielhaus de Bayreuth, ses rites qu'il est sacrilège de transgresser : on n'applaudit pas à Parsifal, chaque Festival de Bayreuth s'ouvre par l'audition de la IX<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven, car c'est elle qui indique à Wagner où était son génie.

« Certaines gens, poussés par la manie démocratique qui, de nos jours, prétend faire sortir du peuple tout ce que l'humanité a produit de grand, écrivait M. Pierre Lalo, ont proclamé que Wagner était de souche plébéienne ; il n'en est rien. Fils, petit-fils et neveu de bourgeois cultivés et lettrés : telle est son origine ». En fait, la classe sociale à laquelle appartenait Richard Wagner n'a pas son équivalent exact en France : petite bourgeoisie, mais très férue de littérature et liée à l'élite intellectuelle de l'Allemagne. Adolphe Wagner, oncle du musicien et savant très estimé, n'était-il pas en relation avec Goethe et Schiller. Le père de Richard, secrétaire à la direction de la police n'avait-il pas pour le théâtre une prédilection remarquable et dont son fils héritera ?

Ce père, d'ailleurs, l'enfant ne le connut pour ainsi dire pas ; il mourut le 22 Septembre 1813, à Leipzig, un mois après que sous les murs de la ville se fut déroulée la terrible « Bataille des Nations » qui contraignit l'Empereur à évacuer l'Allemagne. Madame Wagner épousa en secondes noces le peintre-acteur-chanteur-dramatique Louis Geyer pour qui le jeune Richard eut beaucoup d'affection.

Wagner n'eut rien d'un musicien prodige : « Mozart et Schubert étaient musiciens, ils n'avaient pas à le devenir ». Lui, il hésite à peinture, littérature, études universitaires, il lui semble être aussi doué pour tout. A treize ans, il est l'auteur d'un drame dans la tradition de Shakespeare « Leubald und Adelaïde ». Ce n'est qu'à quinze ans qu'il choisit la musique, et c'est l'influence de Beethoven, après celle de Weber qui l'y décide. Il est même piquant de constater que, chez Beethoven, ce sont les symphonies, et non Fidelio qui aient déterminé cette vocation : Wagner était d'un romantisme trop forcené pour ne pas mélanger, d'instinct, des genres aussi tranchés que le style dramatique et le style symphonique.

En 1829, Richard Wagner fait ses débuts musicaux, à vrai dire tout à fait conventionnels : à l'Université, il s'inscrit en qualité de « studiosus musicus », et il fait méthodiquement ses classes ; s'il a révolutionné la musique, ce n'est pas parce qu'il était ignorant des règles de la composition, c'est parce qu'il a dépassé la technique ; qu'on ne le rapproche d'un Berlioz qui, malgré son génie de la couleur, fait parfois souffrir les oreilles musicales par la gaucherie, l'incohérence et le désordre de son style. Wagner, lui, a passé de longues heures sur les partitions classiques, et il a été un élève attentif. Aussi lorsqu'en 1832, il commence à composer, ses premières œuvres sont si brillantes que tous les espoirs lui sont permis : sa symphonie en ut majeur est créée le 10 Janvier 1834 par un orchestre fameux, le Gewandhaus, il écrit dans d'importants périodiques allemands, dont le journal de Schumann, « Neue Zeitschrift für Musik ». Son premier opéra, « Les Fées », est refusé par les directeurs, mais à vingt-et-un ans il est nommé maître de la Musique à l'Opéra de Magdebourg. « De quoi laisser pantois, a-t-on dit, tous les Rastignac ».

Mais Wagner n'était pas l'homme des succès faciles et des positions assurées ; le destin ne devait pas le favoriser bien longtemps : son second ouvrage lyrique, « Défense d'Aimer », est un échec ; puis il perd sa place à Magdebourg, car l'Opéra a fait faillite ; un an plus tard, au printemps de 1837, c'est l'Opéra de Königsberg, où Wagner était premier chef d'orchestre qui doit fermer ses portes. Entre temps, néanmoins, le jeune musicien s'est marié : en novembre 1836, il a épousé Wilhelmine Plann, Minna pour la postérité. Il énumérera plus tard, avec un mauvais goût et une mesure qui sont une part aussi certaine de lui-même que son génie, ses griefs contre Minna qui, si elle ne comprit jamais rien à la personnalité de son mari, si elle fut coquette et souvent aigrie, eût le mérite de partager les années les plus noires de la vie de Richard, puis fut écartée lorsque vinrent le succès, la fortune et la gloire.

Après Königsberg, Wagner est maître de chapelle à Riga. Mais l'atmosphère mesquine des petites villes allemandes l'étouffe ; en outre, à la suite d'une audition lamentable de la IX<sup>e</sup> Symphonie de Beethoven, il a renié ses maîtres allemands et s'est laissé entraîner par l'opinion générale et la mode. Il ne dirige plus que des opéras italiens ou italianisants, la Norma de Bellini, Robert-le-Diable, de Meyerbeer. Or Paris est le centre de rassemblement des compositeurs en vogue, Rossini, Halévy, Spontini. Aussi Wagner se décide-t-il à partir pour la capitale du monde artistique, le phare de l'Occident.

Le voyage de Riga à Paris fut fertile en incidents et accidents de toute sorte ; écoutons le futur créateur du « Hollandais volant » : « Je fis, dans les conditions les plus épouvantables, une traversée de quatre semaines qui me jeta sur les côtes de la Norvège. Le « Vaisseau Fantôme » reparut devant moi : ma propre situation lui prêta sa force morale ». Les quelques mois que Richard et Minna passèrent à Paris, de Septembre 1839 à Avril 1841, ne furent qu'une longue suite de désillusions. Leur impécuniosité devint dramatique. Aussi lorsqu'ils apprirent que Rienzi, terminé dès 1838 et le Vaisseau Fantôme, terminé en 1841, ont été acceptés respectivement à Dresde et à Berlin, rentrèrent-ils en Allemagne. Rienzi, qui n'apportait rien de très original et se conformait au goût italien, fut un triomphe grâce auquel Wagner fut nommé chef d'orchestre au grand théâtre de Dresde, puis maître de chapelle du roi de Saxe. Jouissant enfin d'une situation stable, allait-il devenir un homme parfaitement intégré dans l'ordre social, comme l'avaient été Bach ou Haydn ? « A quoi donc auraient servi l'exemple de Mozart désertant Salzbourg et la révolte prométhéenne de Beethoven ? » Hélas, ou heureusement, en 1849, Wagner se trouva du mauvais côté des barricades et se vit bannir d'Allemagne. Il n'en reste pas moins que les années passées à Dresde furent parmi les plus heureuses que vécut le compositeur, et les plus productives aussi, puisqu'il y écrivit Tanhäuser et Lohengrin — dont la première, donnée à Wûmar le 28 Août 1830, fut dirigée par Liszt lui-même et qu'il y ébaucha les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg.

1849, c'est l'année où Wagner devint véritablement Wagner. Il renonce définitivement à l'admiration de ses contemporains, aux joies et aux réconforts de la communauté humaine, refuse toute compromission avec le goût du jour, se tourne vers un but purement métaphysique et auquel n'aspirent que les plus grands ; il écrit pour lui, pour lui seul, et pour les hommes des siècles à venir.

Réfugié en Suisse avec Minna, Wagner, qui répugne désormais à tout travail lucratif et qui trouve tout naturel que les génies soient libérés des contraintes matérielles, vit des subsides de ses admirateurs, de Liszt, des Wesendonck. De 1853 à 1859, la liaison de Richard avec Mathilde Wesendonck viendra ébranler un peu plus un couple déjà fort désuni, mais elle inspirera à Wagner, qui sublime facilement les plus médiocres vaudevilles, un de ces plus purs chefs-d'œuvres, Tristan et Isolde. D'ailleurs, dès cette époque, l'agencement de toutes les œuvres à venir est défini : sur la « Colline d'Emeraude », au bord du Lac de Lucerne, sont écrites les deux premières « journées » de la Tétralogie, l'Or du Rhin et la Walkyrie. Les deux dernières journées sont ébauchées et le compositeur, depuis « l'illumination » du Vendredi-Saint de 1857 sait que Parsifal sera le couronnement de son œuvre. En 1861, l'échec de Tanhäuser à l'Opéra de Paris, victime de la fameuse cabale organisée par le Jockey-Club est une des dernières épreuves que connaîtra Wagner avant sa longue ascension vers le sanctuaire de Bayreuth.

Car le 3 Mai 1864 va survenir l'événement qui transformera la vie du maître A Stuttgart, un secrétaire du jeune roi de Bavière, Louis II, se présente à Wagner et lui offre un splendide rubis, en témoignage de l'admiration du souverain. Alors commence cette amitié « d'aigles délirants sur les cimes de l'exaltation » où le musicien apporte son génie et le roi le caractère mystique de la Maison maudite des Wittelbach. Louis II organise à Munich la première représentation de Tristan, comble Wagner de largesses, projette la construction d'un théâtre wagnérien, à tel point que les ministres bavarois doivent faire pression sur le roi pour qu'il écarte « cet ex-révolutionnaire aux dents longues », si funeste aux finances de l'Etat. Mais la générosité de Louis II ne se découragea jamais, malgré l'ingratitude du musicien qui, entre autres, refusa de faire édifier son théâtre dans la capitale de la Bavière.

A Munich, Wagner a rencontré Cosima von Bülow, femme de l'illustre chef d'orchestre Hans von Bülow, fille de Liszt et la Comtesse d'Agoult. Après la mort de Minna, il épousera Cosima qui lui donnera plusieurs enfants, dont Siegfried Wagner, l'honneur de qui il composa la fameuse « Siegfried Idyll ». A la villa Triebchen, près de Lucerne, Wagner fera la connaissance de Nietzsche, qu'il fréquentera pendant trois ans (1869-1872) et acheva la tétralogie de l'Anneau du Nibelungen avec Siegfried et le Crépuscule des Dieux. Enfin, en 1872, c'est l'ultime changement de résidence, Richard et Cosima rentrent en Allemagne. Le prin-

ce prend possession de son domaine, Bayreuth ; il s'installe dans la luxueuse villa Wahnfried et dirige la construction du Festspielhaus cet extraordinaire théâtre où l'orchestre, pour une sonorité meilleure, est logé dans une immense fosse au devant de la scène. Le premier festival eut lieu du 13 au 26 Août 1876. Parsifal — « au sommet de la musique, il y a Wagner, au sommet de Wagner, il y a Parsifal » — Parsifal est créé le 26 Juillet 1882. Wagner mourra peu après : au retour d'un voyage en Sicile - à Palerme, Renoir a fait de lui un magnifique portrait — il expire au palais Vendramin, à Venise, le 12 Février 1883.

La légende wagnérienne, créée quinze ans auparavant, allait dès lors se répandre et s'enrichir, jusqu'à donner le jour à 45.000 études (Wagner arrive en troisième position après le Christ et l'Empereur, précédant de très loin Shakespeare). Sur cet homme, toutes les passions se déchangent, toutes les contradictions. Chauvinisme, étroitesse d'esprit, considérations vulgaires : pour certains français d'avant 1914, il est avant tout l'admirateur enthousiaste de Bismarck et de Guillaume II, le pangermaniste, l'ennemi — il est vrai que les souvenirs amers de ses séjours à Paris lui ont dicté des phrases peu bienveillantes à l'égard de la France — ; pour les uns, il est uniquement l'auteur de pamphlets antisémites ; pour les autres, c'est un charlatan avide d'argent et totalement dénué de scrupules, ou encore un sorcier maître d'un charme d'enchantment, ou un illuminé de l'Esprit, ou encore un prophète.

Il fut tout cela, en effet, et dès l'abord il faut bien reconnaître que l'homme en lui n'est guère à admirer moralement ; son égoïsme était démesuré, son orgueil incommensurable ; il trouvait parfaitement normal d'être entretenu par ses amis et son arrogante devise proclamait : « Le monde me doit ce dont j'ai besoin ». Très conscient d'être parmi les dix plus grands génies de tous les temps, il refusait absolument de se plier à la morale commune. Et pourtant, cet homme si antipathique par certains côtés possédait une sorte de force magnétique, une « ensorcelante gentillesse », disait Nietzsche, si puissante qu'on ne pouvait le rencontrer sans lui être tout dévoué, ce qui explique l'incroyable longanimité d'un Liszt, d'un Otto Wesendonck ou d'un Louis II de Bavière. Mais Wagner, de son vivant, eut moins d'amis que d'ennemis, et au premier rang de ceux-ci, il faut citer Friedrich Nietzsche, qui prit ses distances lorsqu'après Parsifal, il crut que la mystique exaltée par l'auteur était une mystique chrétienne et, qui pis était à ses yeux, catholique. Pour humilier Wagner, Nietzsche ne prétendit-il pas le mettre sur le même pied que Bizet et faire de celui-ci — le mot est dur — « une ironique antithèse » au père de Lohengrin ? On conçoit que, malgré le splendide talent dont sont la preuve Carmen, l'Arlésienne ou La Jolie Fille de Peth, Wagner ait été furieux d'un tel parallèle ; quel musicien, en effet, pourrait lui être comparé, et en particulier dans l'art lyrique ?

De fait, il transforma si complètement l'Opéra que par la suite, aucun compositeur, si anti-wagnérien qu'il puisse être, ne parvint à renouer avec le passé et à mépriser son enseignement. On a mille fois énumérés les grands principes de son art, très clairement exprimés à maintes reprises, en particulier dans « Musique de l'avenir » (1861) : rejet définitif de la discipline de l'air, du récitatif et de la ritournelle, avènement de la mélodie dramatique, qui suppose « un accompagnement de plus en plus descriptif de l'orchestre instrumental » ; l'orchestre ne se contente plus de soutenir les voix, « il joue un rôle personnel, celui du chœur de la tragédie antique qui commente les événements, rappelle le passé, pressent l'avenir » ; les motifs conducteurs, considérés à tort par certains comme la principale innovation bayreuthienne « blasonnent » — le mot est de Baudelaire — les personnages, permettent au spectateur de retrouver la trame d'intrigues fort compliquées ; grâce à eux, a dit Thomas Mann, « la musique devient l'instrument d'une psychologie procédant par allusions, retours en profonds, multiplication de rapports ». Mais la plus importante des réformes wagnériennes réside peut-être dans le choix des sujets : repoussant les intrigues mélodramatiques, il compose ses poèmes sur les thèmes les plus élevés, les plus nobles, qu'il symbolise dans des légendes anciennes d'origine germanique, celtique ou scandinave ; il exprime sa nostalgie obsessionnelle du sacré qui transparait le plus clairement dans Parsifal avec le mythe du Graal : nul ne sait ce qu'est le Graal, une escarboucle, une pierre aux vertus magiques, un royaume, une coupe, un vase ? Cette ambiguïté du sacré, but unique et étape ultime de la métaphysique de l'art, est volontaire : « Le divin, c'est ce qui nous dépasse. Si nous voulons y participer, il faut que nous renoncions d'abord à comprendre ». La poésie et la musique ont pour objet de mettre le public dans un état de transe où la magie opère et où il peut percevoir le Sacré.

On conçoit que Nietzsche, l'homme aux idées claires, n'ait pu s'associer à ces rites d'une foi ignorée, à ces cérémonies d'un culte imprécisé où l'ostensoir est vide et où les cantiques les plus troublants s'adressent à un Dieu inconnu qui n'est peut-être que le Vide mystérieux, l'abîme mystique, éternel, et sans limite.

Renard Camus

# Vous n'avez jamais eu faim ! Réalisme fantastique & vision cosmique

(Relation d'une conférence)

« Vous n'avez jamais eu faim » s'entend-il répondre Arago, alors qu'il appelait les ouvriers au calme en 1848. « Le problème de la faim reste toujours présent » disait dernièrement Paul Dejean lors d'une conférence de propagande.

Il y a quelques semaines une vaste campagne de propagande nous rappelait que partout dans le monde, des hommes ont faim. Mais notre indifférence « bourgeoise » est telle, que seul un regard furtif sur une affiche, chargé d'un semblant de compassion, fut notre réaction. Et pourtant !... la faim hante le monde. Problème ancien certes, mais que rend particulièrement aigu la rapide croissance de la population mondiale.

Tandis qu'à l'Est et à l'Ouest la conquête de la nature est largement amorcée et que l'on a choisi la voie quant au développement et à l'orientation future, celui que l'on appelle le « TIERS MONDE » est encore plongé dans des difficultés aussi vieilles que l'humanité; en effet il doit assurer avant toute chose la survie quotidienne de millions d'êtres. Or le TIERS MONDE constitue près de 43 % de notre population. L'avenir des civilisations contemporaines dépend donc grandement du sens que prendra l'évolution des pays aujourd'hui sous-développés.

En évoquant les pays arabes, l'Asie des Moussons ou l'Amérique du Sud, le fait qu'un homme, pour ne pas mourir de faim, doit manger chaque jour, nous apparaît clairement. Reportons nous seulement quelques mois en arrière, lors d'une émission de télévision, « 5 Colonnes à la une ». A l'époque des avions supersoniques et des fusées interplanétaires, de la télévision en couleur et des hommes robots, 80 millions d'hommes meurent chaque année de faim ; plus de 500 millions de personnes n'ont jamais su, dans toute leur existence, ce qu'était « manger à sa faim ».

St de tous temps il y eut des disettes, de nos jours elles se font rares. Dès que la moindre menace pèse sur les récoltes d'un pays africain ou asiatique, des secours sont aussitôt expédiés par les peuples « privilégiés ». La situation semble donc en voie d'amélioration et pourtant... ? elle n'a jamais été aussi « terrible ». Si on parvient à maîtriser, à enrayer les grandes catastrophes, la faim permanente, la sous-nutrition constante ne cessent de prendre de l'ampleur.

Jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle la population des régions pauvres s'accroissait lentement. Et pourquoi ? Et bien les excès de natalité se trouvaient compensés par une forte mortalité infantile. Mais la science dans son formidable essor a rompu à jamais cet équilibre précaire. Le cas de « l'archipel de la Sonde » pour prendre un exemple, est tout à fait représentatif. Au début du siècle dernier, Java comptait 5 millions d'habitants, vivant médiocrement d'une agriculture empirique. Les ressources locales prirent un essor considérable avec la politique néerlandaise de défrichement. Une très sensible augmentation de population s'ensuivit et en 1915, les Javanais devenus près de 30 millions peuplaient une île presque quasi totalement exploitée. En 1962, si ce chiffre a doublé... celui des ressources n'a pas augmenté. Il faut admettre que le niveau de vie des Javanais a diminué de moitié alors que les chances de survie augmentaient.

Rares, voir exceptionnelles, sont de nos jours les épidémies. La science a vaincu les maladies les plus dangereuses. Mais l'être humain, s'il veut être en bonne santé, doit manger et certains n'ont pas de quoi le faire. Que dis-je certains... des millions d'hommes plutôt et sans exagérer les chiffres. Le premier besoin de l'homme, sa nourriture, reste trop souvent insatisfait. Beau coup de peuples acceptaient, l'histoire nous le prouve, cette condamnation à une mort lente, à une époque où rien d'autre ne leur était concevable. Durant des millénaires les Chinois, se sont fait une raison : puisque leur sort était de toute façon tragique, peu leur importait la manière de mourir... Depuis le début de notre siècle, le monde a cessé d'être compartimenté ; « les distances infranchissables » ne sont plus que souvenirs et les comparaisons deviennent inévitables, on a trop tendance à l'oublier. Ceux qui ont faim constatent que d'autres mangent et bien souvent se gavent, « gaspillent » aussi. Les uns ont pour seul toit « le royaume des dieux », les autres disposent d'excédents nombreux. Pourquoi un tiers des citoyens U.S. ont-ils des automobiles (donnant plus dans le « wagon-lit miniature » que dans les « cars » traditionnels), lorsque 80 millions d'Indiens en sont réduits à mendier ? Pourquoi accorde-t-on un cachet de 100.000 dollars par film à une Liz Taylor, lorsque le revenu annuel d'un paysan Hindou est de 70 dollars ?

Devons-nous en déduire que les richesses du globe sont mal réparties ? Peut-être, et la plus stricte justice exige que des « nantis » sacrifient une partie de leurs biens. Occidentaux et Socialistes ont fini par comprendre cette nécessité. Il est courant aujourd'hui « d'assister » techniquement les pays insuffisamment développés. Quelques milliards ont été distribués... et pourtant on ne peut oublier ou omettre certains anachronismes frappants : Au Brésil où plus d'un million d'habitants meurent de faim, on emploie le café, surabondant parfois, comme combustible pour locomotives ou comme aliment pour poissons (!!!).

Mais vu le peu de continuité avec laquelle sont donnés les secours, le problème n'a pas sensiblement progressé : les prêts sont

consentis pour un temps limité, permettant ainsi de développer quelques industries, mais n'aidant pas à créer en permanence de nouvelles activités, nécessaires au développement du pays aidé. Ces états ne sont d'ailleurs pas incités à établir des plans de grande envergure étant incertains quant aux prêts, à leur durée et à l'attente des versements. L'assistance ne deviendra efficace qu si elle est certaine, inconditionnelle et continue.

Mais alors pourquoi ne pas organiser sérieusement les secours ? Même ainsi ils ne constitueraient qu'un palliatif. En 1961, Washington accorda au Brésil de grosses subventions ; cela permit de faire face aux conséquences de l'accroissement de la population sans pour autant servir à augmenter le niveau de vie général. Les secours apportés aux régions pauvres restent insuffisants. Un pays comme l'Allemagne Occidentale, considérablement enrichi depuis 10 ans, n'a consacré en 1959 que 1,4 % de son revenu national à l'aide aux pays sous-développés. La Suède, dont le niveau de vie est également énorme en a sacrifié 1 % de moins. Ce sont donc des « aumones » accordées le plus souvent par les gouvernements et ces « dons » soulagent à bon marché les consciences dans les pays riches. L'assistance technique et économique ne prendra une signification que le jour où Occidentaux et Socialistes consentiront à sacrifier une part de leur bien-être, baissant apparemment leur niveau de vie afin d'élever celui des hommes qui ont faim.

Drame majeur du monde contemporain, le problème de la faim devenue la toile de fond de l'actualité, L'avenir du monde sera assombri si on ne remédie pas très vite à cette lourde menace. En 1961 l'Eglise soulevait le problème ouvertement et le pape Jean XXIII soulignait dans l'encyclique « Mater et Magistra » les devoirs du chrétien et plus généralement de tous les hommes pourvus du nécessaire dans ce domaine. Un peuple qui a faim est un peuple aux abois, obsédé par l'idée de survie, faisant abstraction de toute autre considération religieuse, morale ou humaine. « Ventre affamé n'a pas d'oreille » dit-on. Le vrai problème à mon avis réside surtout dans l'indifférence des hommes envers leurs frères dans le besoin. Nous connaissons le problème, nous savons qu'il existe, mais nous ne voulons pas y fixer notre esprit, y prêter attention puisqu'il ne nous touche pas, ne nous dérange pas. Notre esprit nous enferme dans notre petit univers personnel, au lieu de nous ouvrir les yeux sur les vrais problèmes du monde.

Alain Ferrand

## NOTRE CONCOURS Nouvelles questions et réponses aux précédentes

1<sup>re</sup> Série : Histoire, 5 F. : On sait que les souverains de certains pays portent un titre spécial : le « Tsar » de Russie, le « Négus » d'Ethiopie. Quel titre portait le souverain d'Albanie élu en 1914 et quel était le nom de famille de ce prince d'origine allemande ?

2<sup>e</sup> Série : Littérature, 3 F. : Qui est l'auteur du livre intitulé « Les Carolins, chronique de Charles XII » ?

3<sup>e</sup> Série : Musique, 2 F. : Qui est l'auteur des opéras et opéras comiques suivants : Obaldi, l'Ouragan, Argine, Philoctète ?

Résultats du dernier concours :

Réponses :

I. Charles-Edouard Stuart, qui souleva l'Ecosse en 1745.

Gagnant : M. Mandon.

II. Rabindranath Tagore (Inde). Gagnant : M. Michel Couderc.

III. Monteverdi. Gagnant : M. Pierre Bouche.

## LA BOURSE

Le Stock exchange de New-York nous communique :

- Le marché des métaux est irrégulier ; le cuivre est élastique ; l'acier est fragile, mais l'étain très solide. Parallèlement, le caoutchouc reste très ferme.
- L'air liquide s'est solidifié en bonne position, alors que l'on observait une détente de l'air comprimé. L'azote subissait à son tour la pression de liquidation.
- On note d'autre part que les transports maritimes sont agités, la tour Eiffel s'effondre, les câbles fléchissent.
- Heureusement, on signale des reprises dans les vêtements ; le Printemps se maintient avec une légère effervescence. On note la grande résistance du groupe électrique, et la bonne tenue des ciments. Il est vrai que les cartons se replient.
- Dans les assurances, l'abeille prend son essor, et la providence est lente à s'émouvoir.
- Dans l'alimentation, le roquefort progresse à grands pas.

CODEFROY-DE-BOUILLON

# Voyage aux Pays-Bas

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde...  
...Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.  
Là tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

(BAUDELAIRE, « L'Invitation au Voyage »)

La Hollande qui ne ressemble à aucun autre pays, a pour le voyageur l'attrait de la nouveauté, le charme d'un livre d'images. Ses paysages typiques, le passé qui sommeille en ses vieilles cités, un contraste harmonieux de progrès et de tradition, de rêverie et de réalisme, les manifestations d'une existence pleine de bonhomie, lui donnent une ambiance essentiellement propre. Toutes ces qualités réunies ont incité Monanges à aller voir sur place pendant les vacances de Pâques si les charmes de la Hollande étaient réels. Et maintenant « suivez le guide ».

Peu de choses à dire sur le trajet Clermont-frontière belge à part la visite de la cathédrale de Reims. Elle a un cachet certain quoique bien endommagée. Rien ne vaut pour moi la Cathédrale de Clermont, la seule construite en lave de Volvic, alors qu'il en existe de nombreuses en pierre blanche qui se salissent en prenant de l'âge. Passage difficile de la frontière française. Les pauvres douaniers étaient un peu affolés : c'était leur premier jour de service. Ils ne semblaient guère au courant. A la frontière belge nouvel arrêt assez long pour une question de papiers. Il était tard, l'énerverment nous gagnait, nous avions « l'estomac dans les talons » et ces messieurs prenaient tout leur temps. Enfin un douanier réussit à nous divertir. Il avait bu un petit coup de trop. Il monte dans le car : — N'avez-vous rien à déclarer ? demande-t-il avec une voix mal assurée. Sur réponse négative il s'avance jusqu'au fond du car. C'était le moment où jamais de murmurer : « il y a du langage, il y a du roulis ». Il semblait à cet instant à la Tour de Pise d'une manière frappante. Eh bien ! croyez-moi si vous voulez, mais lorsqu'il nous a demandé si nous avions emmené de l'alcool et si nous en buvions beaucoup, nous avons répondu : non, il nous a traités de dégénérés. Il est reparti déçu en se disant que les Françaises avaient du vin à volonté et n'en buvaient pas. Pour lui c'était impensable.

La nuit est tombée. Le car reprend la route aussi mauvaise qu'en France. Barrières de dégel et déviations se succèdent. Une compensation tout de même : la vue des villes la nuit se reflétant dans l'eau. Nous sommes étonnés : pas un seul volet aux fenêtres. Il y a de grandes baies éclairées par un lampadaire. N'importe qui peut voir de l'extérieur ce que fait son voisin. C'est amusant à regarder mais cela manque d'intimité. Ouf ! voici la frontière hollandaise que nous passons en quelques minutes. Nous ne tardons pas à arriver à Maastricht où nous faisons une entrée triomphale. Les sœurs sont tellement heureuses de nous recevoir dans leur pensionnat qu'elles se pendent sur la cloche pour sonner. Heureusement que l'école est située tout à fait à la sortie de la ville parce qu'on jurerait qu'il y a le feu. Une nuée de sœurs arrive, on ne voit que ça. Nous nous dirigeons vers nos lits mais malgré l'heure tardive un repas nous attendait. On ne pouvait pas le laisser sur la table. Les émotions creussent. Mère Marie Germaine pensait qu'après la soupe nous demanderions grâce, eh bien ! nous avons tout mangé. Nous n'avions pourtant pas le ventre vide puisque nous avions fait un bon « casse-croûte » dans le car. Elle n'en est pas encore revenue. L'installation était formidable, box particulier avec lavabo dans chaque chambre et tout, et tout... Le dimanche matin nous avons eu droit à un déjeuner pantagruélique après la messe. Quelle différence avec notre déjeuner français. Pour accompagner le café ou le thé, pain de mie sur lequel on peut mettre soit une sorte de saucisson, soit des granulés de différentes couleurs, soit de la confiture. Ce n'est pas mauvais, mais c'est trop abondant par rapport à ce que nous avalons le matin avant d'aller en classe lorsque le temps presse.

Le dimanche sera notre seule journée passée en Belgique. Le but de la journée Bruxelles et Bruges. Mère Marie Anna, la mère supérieure de Maastricht, nous accompagne et nous accompagnera pendant tout notre séjour en Hollande, heureusement, car pour arriver à se faire comprendre, cela poserait des problèmes. Il se trouve qu'elle a une de ses anciennes élèves à Bruxelles — elle connaît des gens partout où elle va, ça en est extraordinaire — Ce qui nous vaut à midi d'entrer à cinquante chez cette jeune fille. Nous entendons tout à coup à notre grande surprise : — Si ces demoiselles veulent bien dérober leurs manteaux. Eclat de rire général. Comme il est l'heure de manger nous débarrassons nos sandwiches. Et lorsque nous avons terminé, nos hôtes nous offrent : café, cigarettes, fruits, etc... Nous restons ébahies devant une telle hospitalité. Je ne me vois pas en train de ramener cinquante personnes chez moi.

Bruxelles n'a rien d'exceptionnel, il est vrai que nous l'avons vu tellement rapidement et par un temps moins agréable. A part la Colégiale Ste Gudule et la Grand Place ça manque d'originalité. Bruges par contre a plus de cachet. La ville possède le plus beau beffroi de Belgique des dentelles célèbres, un béguinage. Qu'entend-on par béguinage ? C'est un ensemble de petites maisons de poupées. Chaque maison possède une habitante. Toutes les habitantes se réunissent pour des offices et des prières en commun. Les béguinages sont en voie de disparition à l'heure actuelle les maisons sont en général habitées par des sœurs.

Le lundi nous passons par Rotterdam. On ne peut passer ici sans visiter le deuxième port du monde. Pendant une heure et demie, bien installées sur un bateau mouche, nous pouvons admirer le port, les bateaux et faire de grands signes aux passagers des bateaux que l'on aperçoit. **Dommage qu'ils ne puissent comprendre ce que nous disons. Avec la distance et surtout la différence de nationalité c'est impossible.** Descente de bateau, montée dans le car et en route pour Amsterdam. Nous regardons de tous côtés, pas de tulipes. Cette année l'hiver a été rude et il n'y a des tulipes fleuries que dans les serres. Nouvel arrêt à Den Haag ou La Haye où nous visitons les Maisons du Parlement, le Palais de la Paix. Enfin nous apercevons les célèbres bicyclettes hollandaises immenses enfourchées par de non moins immenses messieurs. Que nous sommes minuscules à côté d'eux ! Les femmes aussi montent sur ces si peu élégants engins. Tous se tiennent raides comme des piquets, cela vaut le coup d'œil. J'avoue que nous rions de bon cœur, nous avons si peu l'habitude de ces machines. Arrivées à Amsterdam, impossible de trouver le chemin de l'hôtel, toutes les rues se ressemblent ici. Grâce au concours d'un garçon, nous parvenons à destination. La complaisance hollandaise est sans limites, les Français pourraient prendre de la graine. Je ne sais pas si vous avez jamais vu en photographie des escaliers hollandais mais c'est vraiment exceptionnel. C'est étroit, pas plus d'un mètre de largeur et raide à vous donner le mal de mer. La seule possibilité d'avancer avec des bagages de façon à ne pas tomber c'est de monter en canard. Cela demande du temps, il ne faut pas s'énerver. Le couloir du haut était du même acabit à cela près qu'il était plat. Chose amusante les chambres sont composées de huit lits de deux étages — il ne faut pas perdre de place et seulement deux lavabos. Je prévois l'encombrement de demain matin. Le lendemain on frappe à notre porte vers 6 heures 1/2 en disant avec un accent inimitable : petit diner. Nous réveillons à une heure pareille ! nous sommes furieuses et ce n'est que longtemps après que nous nous levons. D'ailleurs le peu de lavabos nous oblige à les utiliser au compte-gouttes. Le petit déjeuner est toujours dans le même genre. C'est vers les canaux d'Amsterdam que nous nous dirigeons pour en faire le tour en bateau. Notre guide est parfait car il ne récite pas sa leçon mais nous conte un tas d'anecdotes dans un français légèrement déféctueux, mais compréhensible. Il a l'air de s'amuser autant que nous. Ainsi, dit-il, le manque de volets est très pratique pour ceux qui n'ont pas la télévision, ils peuvent la regarder du dehors. Les ménagères ont aussi un moyen ingénieux pour voir si les gens qui sonnent chez elles sont indésirables. Elles placent un miroir sur le rebord de la fenêtre au 1<sup>er</sup> étage — il n'y a pas de rez-de-chaussée en général à cause des pilotis — et voient ainsi si elles doivent ouvrir. Les maisons ont des poulies en haut car c'est la seule façon de monter quoi que ce soit, les escaliers étant trop étroits et trop en pente. Tout ici est construit sur pilotis. Les pilotis sont en bois mais ils se conservent car le niveau des canaux reste sensiblement le même. Le bas ne prend donc pas l'air. Nous nous sommes demandé le pourquoi des barres au bord des canaux. C'est pour éviter que les voitures se jettent dedans. Avant que les barres ne soient posées les voitures tombaient au moins une ou deux fois par jour, à présent une ou deux fois par semaine seulement. Le guide nous a expliqué la technique : Si vous tombez dans le canal il vaut mieux le faire avec une grande vitesse car vous flottez plus longtemps. Si vous tombez lentement vous risquez de vous enfoncer. Que ceux qui ont envie d'aller à Amsterdam ne soient pas arrêtés par ça, il existe des spécialistes du repêchage de voitures.

A notre gauche nous apercevons la météorologie hollandaise qui vous dit « le temps qu'il a fait hier ». Il n'y a pas qu'en France que l'on doute des talents des météorologues. La visite est terminée.

La maison d'Anne Frank est à deux pas. Les escaliers sont encore plus raides que ceux de l'hôtel, il faut raser le mur et surtout ne pas être pressé. L'heure du repas a sonné. Mère Marie-Anna a tout prévu. Nous allons dans un self service. Il y a tellement de monde que nous mangeons debout. Ce self-service étant situé dans un grand magasin dont nous pouvons explorer les rayons avant d'aller au musée Rembrandt, au « Rijksmuseum ». C'est un musée très vaste qui contient près de 800 tableaux. Il faudrait des heures et des heures pour admirer tant de chefs-d'œuvre. Le plus célèbre est sans conteste la « Ronde de Nuit » de Rembrandt.

Nous avons ensuite quartier libre et nous en profitons pour flâner par petits groupes jusqu'au souper. Nous avons rendez-vous au restaurant. Notre entrée ne passe pas inaperçue, cinquante personnes, cela se voit même dans un endroit assez grand comme c'est le cas ici. Au menu : salade à l'italienne, petits pains au raisin, œufs, jambon, pain de mie, café et pour clore un tel repas un peu de musique. Mais oui, tous les restaurants chics d'Amsterdam possèdent un orchestre que les personnes vont écouter après avoir mangé. Nous grimpons dans la salle au-dessus. Nous sommes 3 assez près de l'orchestre ayant tout loisir pour faire des observations. Arrive une chanteuse : robe très décolletée (on appelle ça une robe habillée), jupe à volants, peau genre blancheur Persil. Elle n'a jamais dû voir le soleil. Et elle est boulotte par dessus le marché, tout pour plaire. L'orchestre entame un twist, c'est le clou du spectacle. La chanteuse et un des musiciens (gros, chauve et barbu) se mettent à se tortiller, à se baisser (ils ont peut-être perdu quelque chose, mais non ils se relèvent et attendent... des applaudissements. Il y en a qui ne doutent de rien et surtout d'eux-mêmes. Remarquez une telle dépense d'énergie devrait les faire maigrir, conclusion : ce n'est pas en dansant le twist que vous perdrez votre superflu. Il faut partir, notre lit nous attend.

Jeudi : but du voyage, les îles de Marken et Volendam. Nos provisions de bouche : sandwiches, encore ces sandwiches, toujours ces sandwiches qui nous suivent partout. Car, bateau, puis arrivée à l'île. Des femmes sortent à l'affût des touristes. Imaginez le costume et l'allure d'une femme déjà « sur le retour » : grande jupe recouverte par un tablier, de gros sabots. Le haut est constitué d'un corsage à rayures recouvert d'une casaque, sorte de cuirasse brodée de fleurs multicolores. Ce sont les cheveux qui sont le plus affreux : frange empesée très raide, de chaque côté de la tête des semblants de tresses, sur la tête une coiffe. Derrière les cheveux sont coupés assez bas, formant une sorte de frange. On a l'impression d'avoir devant soi une sorcière. Heureusement cette impression première est atténuée quand vous entrez à l'intérieur des maisons. Il y règne une propreté remarquable. De nombreuses porcelaines de Delft et bibelots sont accrochés aux murs. Les lits sont encastrés dans ces murs avec au-dessus un petit lit pour enfants. Maren est un peu coupée de l'extérieur si bien qu'elle est lente à évoluer. Nous regagnons le bateau pour aller à Volendam. A Volendam il n'y a guère d'intéressant qu'une poterie où nous pouvons acheter quelques babioles fort jolies, ma foi. Mère Marie-Anna est là et veille au grain, elle marchande comme une véritable Auvergnate. Le touriste : « on le plume sans vergogne ». Nous retournons à Amsterdam. C'est notre dernier jour dans la capitale. Nous en profitons pour nous promener une dernière fois dans les rues, puis nous retournons à l'hôtel. Pas de vin, ce qui serait impardonnable en France est normal en Hollande. La bière y alterne avec l'eau.

Non loin d'Amsterdam nous avons fait le tour de son aérodrome, Schiplal en petit train qui n'avait pas de vitres et par une température hivernale. Nous battons la semelle. Plus tard nous avons visité le marché aux fleurs de Almeer. C'était merveilleux : des fleurs toutes plus belles les unes que les autres s'étaient sous nos yeux. Le plus amusant c'est qu'il existe des ventes de fleurs aux enchères et que les acheteurs éventuels étaient tous du sexe masculin. Retour à Maastricht où les sœurs nous attendaient de même que les petites pensionnaires qui ont tenu à faire un cadeau à chacune d'entre nous. C'est notre dernière nuit en Hollande.

Vendredi, lever 5 h., c'est dur de se sortir du lit. Les sœurs agitent leurs mouchoirs et nous les nôtes. Elles sont en rang déjà presque en position de garde-à-vous. Les frontières successives se passent plus vite qu'à l'aller. Qu'il fait froid. Nous avons même droit à de la neige dans les Ardennes. Enfin nous sommes chez nous. A Epernay nous nous arrêtons pour manger et comme c'est une ville de champagne, Mère Marie Germaine nous en offre. Comme c'est bon après l'eau des Pays-Bas. Nous continuons notre voyage, Clermont apparaît puis Monanges. Il est 11 h. 1/2, les péripéties sont terminées.

Puisse ce petit coup d'œil vous faire apprécier la Hollande et les Hollandais et vous inviter vous aussi au voyage.

Geneviève POUGET  
Institution Monanges

## Petites Annonces

MOSAISTE devenu myope recherche place de paveur.  
Puce passionnée d'aviation recherche calvitie poussée pouvant servir d'aérodrome pour coléoptères.  
Godefroy-de-Bouillon

Directeur de Publication : Renaud CAMUS, CLERMONT-FD  
Imprimerie R. VAU, 5, Rue du Commerce, Riom